



HAL
open science

Les mots d'emprunts et le nationalisme allemand. La position de Fichte en 1807-1808, dans ses "Discours à la nation allemande", et l'analyse du linguiste Leo Spitzer en 1915-1918 dans un ouvrage polémique inédit en français.

Jean-Jacques Briu

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Briu. Les mots d'emprunts et le nationalisme allemand. La position de Fichte en 1807-1808, dans ses "Discours à la nation allemande", et l'analyse du linguiste Leo Spitzer en 1915-1918 dans un ouvrage polémique inédit en français.. Dossiers d'HEL, 2014, Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues, pp.7. halshs-01115087

HAL Id: halshs-01115087

<https://shs.hal.science/halshs-01115087>

Submitted on 11 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**LES MOTS D'EMPRUNTS ET LE NATIONALISME ALLEMAND.
LA POSITION DE FICHTE EN 1807-08 DANS SES *DISCOURS À LA NATION ALLEMANDE*
ET L'ANALYSE DU LINGUISTE LEO SPITZER EN 1915-18 DANS UN OUVRAGE
POLÉMIQUE INÉDIT EN FRANÇAIS**

Jean-Jacques Briu

Université Paris Ouest Nanterre La Défense, UE 4418 et UMR MoDyCo 7114

« [...] le faux honneur national – comme vous [Miklosich] avez dit en 1872 – a suscité à une époque récente, chez plusieurs peuples de l'Europe de l'est, une vraie croisade contre les mots étrangers ; on s'efforce de chasser les mots étrangers, ces témoins de la dépendance de tout peuple à l'égard de l'humanité vivante et défunte, en les remplaçant par des néologismes locaux ». C'est ainsi que le purisme se transforme facilement en falsification de l'histoire. Du reste, il ne se tourne pas seulement contre les mots étrangers, mais aussi contre les tournures étrangères, qu'on a, la plupart du temps, de grandes difficultés à déterminer. Plus nous nous retirons du point de vue national, plus nous observerons d'un regard plus doux tout métissage de langues qui se développe dans le peuple même, sans contrainte, voire de manière involontaire.

Schuchardt (1922, p. 290)

1. INTRODUCTION

Chaque Nation, chaque peuple possède en propre sa langue ; c'est l'idée forte après la défaite de la Prusse en 1806, et en 1917, au cœur de la Première Guerre mondiale.

Dans ses conférences de 1807-08, *Reden an die Deutsche Nation*, Fichte, nationaliste et patriote, s'attache, contre les langues néo-latines, à montrer que l'allemand est la langue pure et vivante parce qu'ayant gardé ses racines ; son vocabulaire est resté transparent et accessible au peuple, même quand il s'agit de dénominations de notions « abstraites » ; il préconise d'éliminer les termes d'emprunts car ils sont nuisibles à la Nation. Son appel reste sans grand effet immédiat.

Le germaniste romaniste Leo Spitzer écrit en 1918 un livret (inédit), *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung* (« La traque des mots étrangers et la haine des peuples étrangers. Une polémique contre le nettoyage de la langue ») ; c'est la réplique d'un expert linguiste à l'Association générale de la langue allemande sur la période 1915-1918. Cette institution proche du pouvoir, comprenant des linguistes tels Elise Richter et Schuchardt, exerce un rôle normatif et propagandiste. Il est intéressant de voir quels critères d'une analyse linguistique fine Spitzer oppose aux arguments politiques et idéologiques du nationalisme en guerre. Son analyse garde toute sa valeur de pertinence et de courage lors de la nouvelle flambée du nationalisme arrogant des décennies 1930 et 1940 quand l'Allemagne tente de (re)germaniser sa Nation et au-delà, mettant en avant l'idée de « pureté » de la langue allemande et subséquemment de ce qui est allemand. En ce sens, la démarche scientifique de Leo Spitzer l'emporte à la fois contre Fichte et contre les idéologies nationalistes.

2. LA LANGUE NATIONALE ET LA NATION AU DÉBUT DU XIX^E SIÈCLE CHEZ J. G. FICHTE

De 1804 à 1808, Fichte s'intéresse publiquement à la situation historique et politique en Europe et en particulier dans les pays allemands. En 1804-05, dans ses 14 conférences *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (« Caractères de l'époque présente ») publiées en 1806, il est pro-révolutionnaire, francophile, prêt à se battre contre les Allemands. Or en 1807-08, dans 14 autres conférences, *Reden an die deutsche Nation* (« Discours à la Nation allemande ») qu'il donne comme la suite des *Grundzüge*, il ranime vivement l'esprit public contre la France qui n'apporte plus la liberté mais la tyrannie. Entre ces deux séries de conférences, il y a les victoires de Napoléon à Iéna et Auerstaedt ; Fichte accuse Napoléon d'avoir trahi

les idéaux de la Révolution Française, d'apporter non plus la liberté mais la tyrannie et il prône la constitution d'une nation allemande démocratique. Le problème que pose Fichte est celui des conditions permettant d'unifier les Allemands par la conscience et la fierté des particularités de leur peuple, par la démocratie et par l'éducation. La Nation, pense-t-il, se détermine de façon objective par la culture, l'histoire et la langue. Le peuple allemand, pour avoir conservé sa langue depuis l'antiquité, est une des nations *originelles*, par opposition aux nations de langues latines qui ont oublié le latin antique et adopté de nouvelles langues dérivées. Ce qui unifie le peuple allemand, c'est d'abord sa *langue*. L'unité de la langue signifie l'unité des idées, l'unité d'une force naturelle, de source divine. Tels sont les *présupposés théoriques et historiques* de Fichte.

Il consacre aux langues d'Europe le 4^e *Discours à la Nation allemande* sous le titre : « Les principales différences qui séparent les Allemands des autres peuples d'origine germanique ». Le point de départ de sa démonstration est que les Allemands sont les seuls à posséder leur langue comme un patrimoine historique *intact* : ils ont « conservé et cultivé la langue primitive, originelle, de la souche [germanique] principale » (§ 4).

Premier principe : les déplacements géographiques, par exemple les migrations ou conquêtes, influent peu sur le changement de la langue, sur le caractère particulier de chaque langue germanique. La vraie différence entre les langues germaniques, c'est que « l'une a conservé ce qui lui était propre, tandis que les autres ont adopté ce qui leur était étranger » (*kommt es dabei [...] allein darauf, daß dort Eigenes behalten, hier Fremdes angenommen wird*, § 6). L'important n'est « pas l'origine d'une langue [...], mais seulement la continuité ou l'interruption de la pratique de cette langue depuis l'origine ».

Deuxième principe retenu par Fichte : « [...] ce sont beaucoup plus les hommes qui sont formés par la langue que la langue par les hommes [...] » ([...] *indem weit mehr die Menschen von der Sprache gebildet werden, denn die Sprache von den Menschen [...]*, § 6, répété § 13 [...] *und so bilden nicht sie die Sprache, sondern die Sprache bildet sie*). En d'autres termes, les hommes sont à l'image de leur langue ; ils sont ce que leur langue a fait d'eux. Contre la tradition rationaliste, Fichte soutient que « la langue ne dépend pas du tout de décisions arbitraires ou de conventions [...] la langue de ce peuple est nécessairement telle qu'elle est » (§ 7, § 9), comme « une force spontanée de la nature » (*als unmittelbare Naturkraft*, § 12).

Quand un peuple, renonce à sa propre langue, en en adoptant « une autre déjà très évoluée » (§ 14), en empruntant des mots étrangers, les conséquences sont d'importance car alors il interrompt la continuité de la vie de sa langue dans sa communauté, mais également son harmonie avec « toutes les autres idées de la nation » qui la parle (§ 13).

Fichte analyse trois exemples de « mots étrangers » (*fremde / ausländische Wörter*), et seulement trois, § 15. Il relève que pour un Allemand qui ne connaît pas d'autre langue, **Humanität**, **Popularität**, **Liberalität** sont des sons « vides de sens » (*ein völlig leerer Schall*) et sans référent connu. L'Allemand, en revanche, comprend sans explication leur traduction littérale : *Menschenfreundlichkeit*, *Leutseeligkeit*, *Edelmüt* (« amitié pour les hommes », « bienveillance », « générosité ») § 17 ; mais l'Allemand ne perçoit pas le sens *étymologique, diachronique* ; « les peuples néo-latins » ne le perçoivent pas non plus, comme le Français avec « humanité », « popularité », « libéralité ». Cette perte du sens étymologique est prise comme la preuve d'une rupture, une perte du sens, du référent et même de l'échelle des valeurs positives ou négatives.

Les autres langues germaniques et les langues néo-latines se sont coupées de leurs racines, de leur origine en empruntant des lexiques étrangers, en contrariant la force naturelle ; elles sont devenues des langues « dérivées », « des langues mortes ». L'allemand est « une langue vivante », authentique, homogène parce qu'elle est restée la langue germanique originelle : sans interruption historique, sans emprunt à l'étranger, sans contamination étrangère.

La position de Fichte relève assurément de l'idéalisme, d'une conception moniste : la langue est la force naturelle qui fait l'unité avec la pensée, qui fait l'unité et l'identité d'une nation. Il en donne lui-même ce résumé :

On devine en général l'énorme influence qu'exerce sur tout le développement humain d'un peuple la structure de sa langue, de cette langue qui accompagne, limite et anime l'individu jusque dans les profondeurs les plus intimes de sa pensée, de sa volonté, qui fait de cette foule humaine qui la parle une communauté dirigée par une même intelligence [...]. (§ 20)

Cependant, si les particularités d'une langue sont déterminantes pour le peuple qui la parle, pour sa culture et son histoire qu'elle sous-tend, il n'existe pas, pour Fichte, de hiérarchie entre les langues vivantes ou dérivées ; elles ne sont pas comparables mais seulement différentes : elles expriment des peuples différents, des forces naturelles différentes. En cela chaque nation est particulière. La nation allemande doit

ainsi réaliser son unité politique qui est une des conséquences de son unité linguistique. Emprunter à une langue étrangère n'est pas anodin ni enrichissant : c'est un processus littéralement « contre-nature ».

Les éditions de *Reden an die deutsche Nation* passent par de longues périodes d'oubli : **1808**, 1^{ère} éd. ; 1822 et 1845-46, réimpression ; 1869, 2^e réédition chez Kuhn (Berlin) ; les rééditions correspondent ensuite surtout à des moments politiques importants du nationalisme : **1871**, 3^e réédition ; 1910, éd. Medicus (Hamburg, Felix Meiner Verlag) ; **1916**, 2^e éd. Medicus ; **1919** ; **1943** ; 1955 ; 1978. Les premières traductions françaises des *Reden* sont très tardives : 1893 par Léon Philippe, 1923 par Molitor.

Les guerres – victoires ou défaites, d'ailleurs – stimulent le nationalisme. Après 1806, après 1870-71. De 1914 à 1918. Et encore après. Le regard porté sur le voisin change alors : il n'est plus simplement l'autre, il devient l'étranger, ce qui n'est pas le pays (*das Ausland, das Fremde*), celui qui n'est pas du pays, l'inconnu, l'étranger (*der Fremde, der Fremdling*), puis il devient l'ennemi. Et finalement, les mots de l'ennemi, chez soi, deviennent des « mots ennemis ».

3. LES ASSOCIATIONS DE DEFENSE DE LA LANGUE A LA FIN DU XIX^E ET AU DEBUT DU XX^E SIECLE

3.1 L'Alliance Française est créée le 21 juillet 1883 à l'initiative de Paul Cambon, sous le nom d'« association nationale pour la propagation de la **Langue française** dans les colonies et à l'étranger ». Dès 1904, l'Alliance française compte 150 comités en France et 450 à l'étranger. Cette création a pour but de rebondir après la défaite française de 1870 en renforçant le rayonnement culturel français à l'étranger, notamment la philosophie des Lumières dans l'empire colonial naissant. Le statut de l'Alliance est apolitique et areligieux. Le Cercle Saint Simon, fondé lui aussi en 1883, accueille dans ses rangs les mêmes fondateurs que l'Alliance Française : Ferdinand de Lesseps, Louis Pasteur, Ernest Renan, Jules Verne et Armand Colin ; et il a le même but : « maintenir et étendre l'influence de la France par la propagation de sa langue ».

3.2 Deux ans plus tard, l'Association générale de la langue allemande (Der Allgemeine Deutsche Sprachverein, ADSV) est créée par Herman Riegel¹ et vingt autres personnalités à Braunschweig ; Riegel a publié en 1883 un appel contre la « Maladie des mots étrangers » (*das « Fremdwörterunwesen »*)² où il critique la profonde influence du lexique français sur la langue allemande. On crée une antenne de l'Association à Dresde en 1885, puis à Vienne en 1886. Le but de l'Association est triple³ :

- 1) nettoyer la langue allemande des éléments étrangers inutiles
- 2) maintenir et rétablir l'esprit et le caractère propres de la langue allemande
- 3) fortifier ainsi la conscience nationale dans le peuple allemand.

À ses débuts, l'Association combat les mots étrangers venant du français, du latin ou du grec et, plus tard, les mots de l'anglais. Il s'agit de modifier aussi l'usage privé de la langue. L'emploi ou le non-emploi des mots étrangers devient le critère du patriotisme des citoyens. L'Association se prétend modérée et apolitique : « Nous sommes seulement nationalistes et seulement en ce qui concerne la langue⁴ », dit Riegel en 1888.

En octobre 1887, on compte 6000 à 7000 membres et quatre-vingt onze antennes (*Zeitschrift* 1887, p. 251) ; en 1890, presque 12.000 membres et cent dix antennes. En 1890, 29,2% des membres sont issus du commerce et de l'artisanat ; 20,8% sont des enseignants – dont seulement 1,7% du supérieur ; 7,5% des juristes, 3,3% des militaires ; les femmes représentent 2,5% des membres⁵. Max Jähns et Otto Sarrazin succèdent à Riegel en 1893. L'Association connaît son apogée pendant la Première Guerre mondiale.

L'Association Générale de la Langue Allemande a un programme bref, clairement formulé : « Pas de mot étranger [*Fremdwort*] pour ce qui peut être aussi bien exprimé en allemand » (p. 8). Elle réprouve le « mot étranger » [*Fremdwort*], pas le « mot d'emprunt » [*Lehnwort*]⁶ qui est, lui aussi, d'origine

¹ Historien d'art et directeur de musée (1834-1900).

² « Ein Hauptstück von unserer Muttersprache ; ein Mahnruf an alle national gesinnten Deutschen. »

³ « 1) die Reinigung der deutschen Sprache von unnöthigen fremden Bestandtheilen zu fördern, 2) die Erhaltung und Wiederherstellung des echten Geistes und eigenthümlichen Wesens der deutschen Sprache zu pflegen – und 3) auf diese Weise das allgemeine nationale Bewußtsein im deutschen Volke zu kräftigen. » (Riegel 1883, Braunschweig).

⁴ « Wir sind nur national und dies auch nur in Bezug auf unsere deutsche Sprache. »

⁵ *Zeitschrift des ADSV* Bd. III, Nr. 7, 1. Juli 1890, p. 100.

⁶ NDT. « mot étranger » est la traduction littérale de *Fremdwort* ; il a l'avantage de s'opposer clairement à « mot allemand » : est étranger tout ce qui n'est pas allemand ; *Lehnwort* correspond au terme technique français consacré, « mot d'emprunt », angl. *loanword*, mais n'est pas aussi transparent et n'appelle pas toutes les connotations

étrangère, mais qui s'est adapté au vocabulaire hérité. Or les difficultés rencontrées sont parfois surprenantes : si l'on écrit *Frisör* à l'allemande avec le pluriel *die Frisöre*, c'est un mot d'emprunt, si l'on écrit à la française *Friseur* avec le pluriel *die Friseurs*, c'est un mot étranger. L'Association de la langue part d'un point de vue étroitement historique et étymologique ; elle fait une politique de la langue centraliste – depuis Berlin et se défie de Vienne. À Vienne, par exemple, *Tunke* se dit *Sauce*, *Sahne* se dit *Obers*, *Droschke* se dit *Fiaker*. On publie des livres de germanisation (*Verdeutschungsbücher*) qui proposent des mots de remplacement ; mais comment remplacer *interessieren*, *Hotel*, *Souper*, *Coiffeur* (dont le sens diffère de *Gasthof*, *Nachtmahl*, *Friseur*) et *Familie* ? Elise Richter propose onze mots pour remplacer *interessant*, au cas par cas.

Les noms propres étrangers, des plus populaires, doivent être remplacés : c'est inacceptable pour les Viennois : *Schani* (= Jean), *Schorschl*, *Schorl*, *Schurl* (= Georges), *Schackerl* (= Jacques), *Jacques*, *James*, *Kobi*, car chaque nom révèle en quelque sorte le milieu où le nom est utilisé. Un mot de remplacement, pense-t-on, serait « exactement aussi bon » qu'un mot étranger même quand il ne possède pas a) la même portée de sens et b) le même contenu subjectif que le terme qu'il doit remplacer. Ce n'est pas là un jugement de linguiste.

Bien entendu, tous les mots étrangers, ne sont pas indispensables car, au bout du compte, la fonction d'un mot peut toujours en cas de nécessité être reportée sur un autre avec plus ou moins de difficultés : à défaut de *Frisör*, on peut se contenter de *Haarpfleger*. Mais l'erreur que relève Spitzer est de croire que l'on a seulement affaire à des mots isolés, que le système de la langue ne se modifie pas quand on écarte un mot. Or toute modification dans la langue en appelle d'autres. En s'attaquant au vocabulaire étranger, le mouvement veut rendre la langue « pure et patriotique » (*Zeitschrift*, 1916, p. 226). La réplique de Leo Spitzer est celle d'un linguiste : « Le “bureau du Reich pour la législation de la langue” que l'Association aimerait créer peut proposer des mots de remplacement, c'est le peuple locuteur qui décide de leur acceptation. » (p. 20). À la question de savoir pourquoi le peuple a cette tendance irrésistible à adopter des mots étrangers, Spitzer répond principalement ceci :

[...] on ne peut pas faire disparaître ce ressort qui pousse l'homme à accepter des mots étrangers : **l'affect**. Les mots hérités sont affectivement ressentis comme trop ternes parce qu'ils sont usés par la tradition et l'usage, et ne veulent plus tenir debout. Le mot étranger, en revanche, avec sa résonance exotique éveille des sensations plus vivantes, il paraît dire davantage au locuteur même si son contenu notionnel recouvre exactement celui du mot allemand correspondant. (p. 20)

Leo Spitzer (1887-1960) soutient en 1910 une thèse sur la formation des mots chez Rabelais ; il enseigne à partir de 1913 comme romaniste à Vienne. En 1918, à 31 ans, il publie *Fremdwörterhatz, Fremdvolkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung* (« Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue ») qu'il dédicace à Elise Richter, 53 ans, un de ses professeurs : « à Madame le Dr. Elise Richter en toute respectueuse adversité ». Elise Richter (1865-1943) est en 1905 la première femme habilitée dans le Reich, à Vienne, en romanistique ; dans un article de 1916, « Bekämpfung des Fremdwortes » (« Combattre le mot étranger ») dans *Zeitschrift für Lehrerbildung*, elle prend position en faveur d'un nettoyage de la langue allemande.

4. « LE NETTOYAGE DE LA LANGUE CONSISTE SURTOUT EN UNE REVISION DU LEXIQUE »

Les membres de l'Association désignent d'abord comme « mot étranger » le mot qui se trahit par des terminaisons ou par des *sons* étrangers. Au début de la guerre, on déploie beaucoup d'activité à encoller les inscriptions de langues étrangères (*Überkleisterung*) ; par exemple, quand il y a une tache noire devant *Galanteriewaren* (« lingerie fine »), il est écrit *französische* (« française ») et devant *Stoffen* (« tissus ») il y a *englische* (« anglais »). Le collage s'opère également en retouchant la graphie et les sons : *Westminster* devient *Westmünster*, *Newcastle Neukastel* ; *Kompagnie* et *Batterie* sont rendus plus « allemands » par la graphie *Kompanie* et *Battrie* (*Zeitschrift* 1917, p. 201).

L'étymologie est mise au service du nationalisme : on fait de *Leutnant* et de *frisieren* des mots allemands *anciens* ; on retouche la composition de *Leutnant* pour en faire *Leitmann* ; *Trottoir* est germanisé (*Umdeutschung*) en *Trottweg* – pour se débarrasser du son /-oir/, alors que le verbe *trotten* ne s'emploie pas pour les piétons.

d' « étranger », de *fremd*, qui vont par la suite être largement sollicités ; c'est sans doute pour cette dernière raison que Spitzer utilise presque toujours *Fremdwort*.

En 1915, l'Association de la langue déclare que la lutte contre le mot étranger « n'est pas l'unique but et même pas le but principal », que ce qui lui incombe, c'est « la préservation [*Pflege*] de la langue en général » (*Zeitschrift* 1915, p. 218) ; en 1916, son devoir est de « préserver le vrai esprit de la langue, éveiller l'amour et la compréhension de la langue maternelle, animer le sens de son exactitude et de sa beauté, la nettoyer des composants étrangers inutiles et, de cette manière, fortifier la conscience allemande du peuple [*Volksbewusstsein*] » (*Zeitschrift* 1916, p. 215).

Et pourtant, les colonnes de la Revue de l'Association de la langue (*Zeitschrift*) sont en majeure partie consacrées à l'éradication des mots étrangers. Lorsque ses auteurs luttent contre le mauvais allemand, les accents sont beaucoup moins passionnés.

Contre les *mots étrangers militaires*, l'Association de la langue procède avec des gants ; mais contre sa propre logique, elle choisit, pour dire « mobilisation », *Mobilmachung* au lieu de *Mobilisierung*. De façon notoire, le style de la Revue devient militaire. Par exemple, les gouvernements provinciaux et la police luttent avec l'Association de la langue « épaulé contre épaulé », on évoque « la mobilisation de la conscience politique allemande » qui a débuté en août 1914 ; on prétend que « la conscience linguistique réveillée avait pensé imposer sa détermination à l'adversaire. » (*Zeitschrift* 1916, p. 147) ; l'Association de la langue se qualifie elle-même d'« association de combat » ; la Revue fait un parallèle entre les combattants du front et ceux qui s'opposent au mot étranger. La guerre que mène l'Association serait une « guerre de position » comme « celle que mènent nos *Feldgrauen* », et « cette guerre menée par nos *Feldgrauen*, leurs combats et leurs victoires, doit aussi toujours nous servir de modèle, à nous, membres de l'Association de la langue, dans notre petit combat en faveur de notre chère langue maternelle » (*Zeitschrift*, 1916, p. 215). Cette militarisation de la pensée est l'expression d'une vision du monde, l'exploitation de l'actualité, qui est fixée sur la situation militaire. De son côté, Elise Richter écrit :

Actuellement on germanise avec une force qui permet d'exprimer un réel état d'esprit populaire. Si l'on pouvait un jour parler d'un *courant* linguistique, ce serait de cet élan de germanisation actuel.⁷

Spitzer, quant à lui, pense que « la réflexion sur la germanité [*Deutschtum*] ne consiste pas à distinguer calmement ce qui est étranger à sa nature mais à accuser d'hérésie ce qui est étranger à sa nation. » (p. 46).

Le « mot étranger » est peint comme le méchant ennemi : « 100.000 mots étrangers », d'après la revue *Zeitschrift* de 1918 (p. 40) sont entrés « comme une nuée de sauterelles dans la langue allemande ». Le mot étranger est-il bien un *envahisseur*? C'est notre propre *affect* qui l'introduit dans la langue, soutient Spitzer ; l'emprunt relève « simplement de l'être, du devenir et de la biologie de la langue. » (p. 48)

4.1 Glissements lexicaux

Ils sont nombreux et ils sont récurrents. Ainsi au terme *Fremd* (« étranger ») de *Fremdwort*, on associe par opposition *Volk*, *völkisch*, *volkstümlich*, *deutsch* – mais aussi *rein*⁸ ; à *deutsche Sprache*, on substitue *Nationalsprache*, *Kultursprache*, *Kulturnation*.

À *fremd* (« étranger ») on ne tarde pas à donner le sens de *feind* (« ennemi ») avec un effet d'allitération facile, et l'ennemi suscite et réclame logiquement la haine (*der Hass*), terme souvent repris dans les articles publiés.

La guerre (*der Krieg*), celle de 1870 et celle de 1914-18, devient *der Sprachkrieg*, *Fremdwörterkrieg*, c'est-à-dire la « guerre de la langue », la « guerre des mots étrangers ».

4.2 Le nettoyage de la langue par l'Association de la langue allemande est l'expression d'une conception du monde et d'une orientation politique

Pour tous ces nettoyeurs, le mot étranger est une « souillure » de la langue maternelle. Ils ne pensent pas que si péché il y a, c'est le péché originel de la langue humaine, qui toujours est « mélangée » et qui l'est nécessairement. Or le mélange n'est pas la souillure et la pureté n'est pas, selon l'expression-même de Spitzer, « un état idéal métaphysique et virginal de la langue » (p. 57). *Toutes* les langues sont mélangées et pures en même temps. Mais on a presque l'impression qu'on vise moins à la pureté de sa propre langue qu'à n'avoir rien de commun avec celle de l'ennemi.

⁷ Citée (sans référence) dans Spitzer 1918, p. 47.

⁸ *Reinigen* (« nettoyer ») équivaut à *verdeutschen*, *umdeutschen* (« germaniser ») ; *Reinigung* (« nettoyage ») est associé à *Weglassung*, *Verdeutschung*, *Übersetzung*, *Nachbildung*, *Ersatzung von Wortform*, *Betonung*, *Töne*, *Sinn*, *Affekt*.

L'objectif initial, qui était de rétablir et de maintenir le caractère propre de la langue allemande s'est, avec le nationalisme des années de guerre, transformé en une *traque* des mots étrangers ; ceux-ci apparaissent comme des témoins de la dépendance des peuples voisins et on veut les remplacer par des néologismes locaux. Dans cet objectif, il pouvait y avoir une démarche scientifique ; c'est une tournure partisane qui dominera.

Dès l'*incipit* de son ouvrage, Spitzer prévient du danger :

C'est quand les instincts bestiaux de l'homme ont la possibilité d'invoquer un prétexte scientifique qu'ils sont les plus dangereux, car rien n'impressionne autant la bête que la « science ». En temps de guerre, nous sommes depuis longtemps, certes, habitués à voir toute injustice criante stylisée en un droit supérieur par le truchement d'une sanction scientifique. (p. 7)

Pour lui, la science, ne doit être entachée d'aucun préjugé « national » (*völkisch*) :

Je représente [dit Spitzer qui a alors 27 ans] sans limite et sans réserve la théorie selon laquelle la science doit reconnaître comme son but unique la *vérité* [...] Celui qui pour des raisons patriotiques, religieuses voire morales s'autorise la plus légère modification, la plus petite dissimulation dans les faits qui sont les objets de sa recherche ou dans les conséquences qu'il en tire, celui-là n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où l'honnêteté est un titre plus indispensable que le talent. (p. 64)

Il explicite encore cette idée, non sans faire preuve d'un certain courage en 1918 :

Un mouvement de nettoyage de la langue qui se fait le serviteur de partis politiques ne peut pas être pris au sérieux sur un plan scientifique ; un nettoyage de la langue qui aurait une orientation seulement scientifique ne s'assurera pas, répétons-le, la collaboration d'appuis politiques. La politique de la langue au service de la politique de l'État doit quitter le cabinet de l'érudit et passer dans l'antichambre du diplomate. Jusqu'ici l'Association de la langue a louvoyé entre la science et le gouvernement : auprès du gouvernement elle se présentait comme l'envoyée de la science, devant la science elle plastronne avec le soutien de l'État. (p. 64).

4.3 Après la guerre de 1914-1918

La période de la République de Weimar signifie une traversée du désert pour l'Association générale de la langue allemande. Puis, le national-socialisme a été favorablement salué par l'Association ; elle se considère même comme le « SA de notre langue maternelle »⁹ ; elle critique même – prudemment – l'usage fait par Hitler des mots étrangers. Cela déplaît manifestement en haut lieu. Le 19 novembre 1940 un arrêté du *Reichsminister* pour la science et l'éducation met pratiquement fin à l'Association ; il précise : « Le Führer ne souhaite pas des germanisations aussi radicales et n'autorise pas le remplacement artificiel de mots étrangers insérés depuis longtemps dans la langue allemande par des mots qui ne sont pas issus de l'esprit allemand et qui ne rendent qu'imparfaitement le sens des mots étrangers. »¹⁰

L'Association de la langue allemande n'a pas été interdite, mais son activité s'est beaucoup restreinte. En 1943, sa Revue cesse de paraître.

5. ÉPILOGUE

En 1920, Leo Spitzer est professeur à Bonn, en 1925 à Marburg, en 1930 à Köln. Il publie en 1928 et 1931 ses *Études de style*. En 1933, à 46 ans, il s'exile à Istanbul puis aux États-Unis. Elise Richter est exclue de l'Université de Vienne en 1938 et déportée à Theresienstadt en juin 1943. Elle a alors 78 ans.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- FICHTE, J. G. (1806). *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (« Caractères de l'époque présente »), Berlin, Realschulbuchhandlung.
- FICHTE, J. G. (1808). *Reden an die Deutsche Nation* (« Discours à la Nation Allemande »), Berlin, Realschulbuchhandlung.
- REICHSMINISTER (1940). « Erlass des Reichsministers für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung », in *Deutsche Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung*, Amtsblatt 6, Berlin, Zentralverlag der NSDAP, 534.
- RICHTER, E. (1916). « Zur Bekämpfung des Fremdwortes » (« Combattre le mot étranger »), in *Zeitschrift für Lehrer bildung*, 175-183.

⁹ Cité par Polenz 1979, p. 11.

¹⁰ Reichsminister 1940, p. 534.

- RIEGEL, H. (1883). *Ein Hauptstück von unserer Muttersprache. Ein Mahnruf an alle national gesinnten Deutschen*, Leipzig, F. W. Grunow.
- SCHUCHARDT, H. (1922). *Hugo Schuchardt-Brevier. Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft. Als Festgabe zum 80. Geburtstag des Meisters zusammengestellt und eingeleitet von Leo Spitzer*, Halle a. S., Niemeyer.
- SPITZER, L. (1910). *Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais* (« La formation des mots comme moyen stylistique chez Rabelais », thèse), Halle a. S., Niemeyer.
- SPITZER, L. (1918). *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung, Mannzsche Hof-, Verlags- und Universitäts-Buchhandlung* (« La traque des mots étrangers et la haine des peuples étrangers. Une polémique contre le nettoyage de la langue »), Wien (trad. fr. par J.-J. Briu (2012), Limoges, Éditions Lambert-Lucas).
- SPITZER, L. (1928). *Stilstudien*, Munich, Hueber (trad. fr. par E. Kaufholz, A. Coulon, M. Foucault (1970), Paris, Gallimard).

BIBLIOGRAPHIE D'OUVRAGES TRAITANT DES FREMDWÖRTER « MOTS ETRANGERS »

- ARNOLD, G. (2011). *Politisches Kauderwelsch*, Neckenmarkt, Edition Nove.
- BOLZ, A. (1870). *Das Fremdwort in seiner kulturhistorischen Entstehung und Bedeutung*, Whitefish Montana, Kessinger Publishing (rééd. : 2010, Nabu Press).
- BRUNIER, S. (2003). *Vom deutschen Wort zum Französischen*, Mannheim, Duden.
- CROPP, W. V. (2008). *Das andere Fremdwort-Lexikon. Das passende Fremdwort schnell gefunden*, Munich, Piper Verlag.
- DUDEN (2007). *Das grosse Duden Fremdwörterbuch. Herkunft und Bedeutung der Fremdwörter*, Mannheim / Leipzig / Wien, Dudenverlag (4^e éd.).
- DUDEN (2007). *Das kleine Duden Fremdwörterbuch*, Mannheim / Leipzig / Wien, Dudenverlag.
- DUDEN (2012). *Schüler Duden - Fremdwörterbuch*, Mannheim / Leipzig / Wien, Dudenverlag.
- DUNGER, H. (1882). *Wörterbuch von Verdeutschungen entbehrlicher Fremdwörter*, Leipzig, Teubner.
- DUNGER, H. (1887). *Die Sprachreinigung und ihrer Gegner, eine Erwiderung auf die Angriffe*, Dresden, C. Teich.
- EISENBERG, P. (2011). *Das Fremdwort im Deutschen*, Berlin / New York, de Gruyter.
- MATTLE, A., BEORCHIA, A., ZANGERL, A. (2008). *Fremdwort Trainer*, Wetzikon, H. K. Handelskunde Verlag.
- MÜLLER, M. (2006). *Kleines Fremdwörterbuch*, Stuttgart, Reclam.
- OLT, R. (1991). *Wider das Fremde? Das Wirken des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins in Hessen 1885-1944*, Darmstadt, Quellen und Forschung zur hessischen Geschichte, Bd 80.
- VON POLENZ, P. (1979). « Fremdwort und Lehnwort sprachwissenschaftlich betrachtet », in BRAUN, P. (éd.), *Fremdwort-Diskussion*, München, Fink, 9-31.
- SCHLIEPER, A. (2008). *How to use Fremdwörter without sich zu flambieren*, München, Droemer Knauer.
- SCHULZ, H. & BASLER, O. (1995-2010). *Deutsches Fremdwörterbuch*, Berlin / New York, de Gruyter, 7 vol.
- TEXTOR, A-M (2008). *Sag es auf Deutsch*, Berlin, Rowohlt Taschenbuch Verlag.